

Annie Convert

1942

à nos identités perdues



Quand s'abat la nuit, ne jamais
oublier d'écouter son coeur...

Annie Convert

1942, à nos identités
perdues

© Annie Convert, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-4492-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père

*À toi qui participas à la création de la résistance en Corrèze,
À toi qui créas une ligne d'évasion vers l'Espagne, sauvant des centaines de
vies,*

À toi qui as combattu pour une France libre au péril de ta vie,

À toi sans qui nous ne serions pas là aujourd'hui...

Merci.

14 Mai 1942,

Je suis en pause, la matinée a été plutôt chargée ! Les blessés arrivent par camion et nous avons du mal à faire face, depuis ce matin je cours entre le bloc opératoire et la pharmacie. Nous manquons cruellement de morphine, et les chirurgiens ne se rendent pas compte qu'il nous faut choisir entre les blessés graves et les autres.

Je bois mon café, enfin ce qui ressemble à du café ! Mais je suis accro à cette boisson depuis toujours. Durant mes études elle me permettait de garder les yeux ouverts une partie de la nuit pour étudier, plus tard elle me tenait éveillée durant mes gardes. Janine ma collègue est plutôt accro à la cigarette, je suis donc devenue une fumeuse passive ! Thérèse n'a aucun problème ni de café, ni de cigarette, dès qu'elle est en pause, elle prie. Elle est novice, la guerre l'a empêchée de prononcer ses vœux et elle attend avec impatience le moment où elle pourra devenir une disciple de Dieu, enfin une « bonne sœur » !

Moi, je n'ai pas été élevée dans la religion, j'ai fait ma première communion comme mes frères, mais je ne me sens pas particulièrement attirée par cette « divine puissance » comme l'appelle Thérèse !

— Melle de Roquevaille, un coursier vient d'apporter ce télégramme pour vous.

— Merci ma sœur.

Un télégramme... Je n'ose pas l'ouvrir, quelle mauvaise nouvelle contient-il ? Mon père ? Mon frère ? Un problème au domaine ?

Je file au dortoir et m'assois sur mon lit.

Du courage Lison, de toute façon il faut l'ouvrir !

« Grand-Ma décédée hier soir, obsèques lundi. Maman. »

Ouf, ce n'est pas une si mauvaise nouvelle que ça, je n'aime pas particulièrement ma grand-mère, petite elle me terrorisait et plus tard j'essayais par tous les moyens d'éviter de la croiser ! Bien sûr ce n'était pas facile étant

donné que nous vivions sous le même toit !

Après avoir demandé la permission de pouvoir me rendre aux obsèques de ma grand-mère, je vais faire ma tournée. Les opérés de ce matin sont réunis dans un dortoir, Sœur Angèle et Janine sont déjà là.

J'aime bien sœur Angèle, elle a une quarantaine d'années, dotée d'une empathie débordante, rien ne peut entamer sa bonne humeur, toujours le sourire et un mot gentil pour tous. Janine est une jeune femme de 28 ans, qui tombe amoureuse au moins deux fois par semaine ! En ce moment, c'est le nouveau médecin qui a sa préférence, je ne lui dis rien, mais je crois bien qu'il est marié ! De toute façon, ce n'est pas ça qui l'arrête, « il faut profiter, dit-elle », si ça se trouve demain nous ne serons plus là ! Elle a peut-être raison. Moi je n'ai pas d'amoureux et ça ne m'intéresse pas, j'ai 25 ans, j'ai bien le temps, et puis où trouverais-je le temps de fréquenter un garçon ?

Samedi 16 mai 1942,

Midi vingt, je suis dans le train, à mes côtés une dame et ses deux enfants plutôt turbulents, en face une dame âgée et deux soldats allemands. Nous attendons le départ, sur le quai les Allemands vérifient les identités de trois hommes. J'ai le sentiment que cela va mal se passer pour eux, ils sont jeunes, la vingtaine peut-être. Je sais qu'il y a beaucoup de résistants à Bordeaux, nous en avons soigné avec le docteur Boinot, seules sœur Angèle, sœur Jeanne et moi l'assistons dans ces cas-là. Je lui ai demandé pourquoi moi ? Beaucoup d'infirmières plus âgées auraient pu le seconder, mais non, c'est moi qu'il a choisi, « Vous êtes consciencieuse, j'ai remarqué que vous aviez un bon diagnostic et surtout vous savez vous taire... ce sont des personnes comme vous dont j'ai besoin, mais n'oubliez jamais que ce que nous faisons est dangereux Lison, vous êtes prête à continuer ? » Alors sans hésiter j'ai continué, je sais que c'est dangereux, mais on ne va pas plier devant l'ennemi ! Et puis c'est un moyen comme un autre de le combattre.

Ce sont des coups de feu qui interrompent ma rêverie, mon Dieu, deux corps sont étendus, le troisième est emmené manu militari par les SS.

Peut-être aurait-il mieux valu qu'il se fasse tuer, la torture l'attend ! Mais comment les hommes peuvent-ils se montrer aussi cruels, alors que nous ne

sommes que de passage sur cette terre ? Faut-il encore se faire tuer par des fous furieux ?

Le petit garçon pleure, il a vu les corps tomber. Sa mère n'arrive pas à le consoler, il hoquète en montrant du doigt le quai.

Se tournant vers le quai, le regard du soldat allemand assis près de la fenêtre se voile de tristesse, apparemment il n'avalise pas le geste des SS. Sortant un sachet de biscuits de sa poche, il le présente au garçonnet. Ce dernier hésite, puis voyant le soldat lui sourire, il le prend, quelques instants plus tard il mange un gâteau en essuyant ses larmes.

J'observe ces deux soldats, ils sont jeunes, ce geste envers l'enfant me dit que tous ces ennemis ne sont pas tous pareils ! Peut-être sont-ils pères de famille.

Le voyage me semble plus long que d'habitude, nous avons été contrôlés par deux fois, et toujours cette suspicion dans le regard des gens quand l'on s'attarde plus sur vous que sur le voisin. J'ai gardé mon uniforme pour voyager, c'est plus facile pour passer les contrôles, mais les SS ne s'y laissent pas prendre, tant de gens pensent voyager incognito en utilisant toutes sortes d'uniformes !

Il est presque quinze heures lorsque le train entre en gare de Bergerac, les soldats restent assis, la dame et ses enfants se pressent vers la sortie. J'attends patiemment que tout le monde descende avant de poser le pied sur le quai, je ne vois pas mon frère, c'est étonnant, il devait venir me chercher.

Voilà cinq mois que je ne suis pas revenue, comment vais-je trouver papa ? Maman doit être fatiguée. S'occuper du domaine est une tâche difficile pour une femme, surtout que la plupart des hommes sont sur le front. Et ceux qui restent sont âgés !

Bon, encore un contrôle, la Gestapo est là, comment ne pas reconnaître ces hommes au visage patibulaire. Je présente mes papiers, tout est en règle, mais je subis leurs regards froids et suspicieux, puis je me dirige vers la sortie.

— Tatie, tatie Lison, coucou...

— Antoine... tu as grandi, je ne te reconnaissais pas ! Fais-moi vite un bisou !

Mon frère Louis est là, appuyé contre la voiture, il ressemble beaucoup à notre père, c'est un bel homme de 35 ans, grand, cheveux noirs et yeux noisette. Je me

retrouve enveloppée dans ses bras pour une accolade fraternelle.

— Alors ma Lison tu as fait bon voyage ?

— Oui j'ai hâte d'être à la maison ! Comment vont les parents ?

— Papa est fatigué, maman aussi, surtout avec le décès de Grand-Ma, elle a dû s'occuper de tout, Hortense l'aide, mais tu la connais, elle veut toujours faire toute seule... Ne pas déranger... elle avait peur que tu ne puisses pas venir !

Il nous faut quarante-cinq minutes pour arriver au domaine, mon père nous attend sur la terrasse.

Quel plaisir de rentrer à la maison ! Papa a les traits tirés, c'est vrai qu'il vient de perdre sa mère. Même si les rapports étaient tendus entre eux, une maman reste une maman. Je trouve Hortense la femme de Louis, changée ! Oh, mais... je vois pourquoi, ce petit ventre qui s'arrondit !

— Mon petit papa, comment vas-tu ? Je suis désolée pour Grand-Ma, je sais...

— Chut ! Viens là ma fille, viens m'embrasser, je suis si content de te voir, tu restes quelque temps à Roquevaille ?

— Malheureusement non, je repars mercredi, nous avons beaucoup de travail, mais je reviendrais certainement en septembre.

— C'est loin septembre... et puis avec cette guerre on n'est sûr de rien !

— Maman !

Ses épaules voutées, ses yeux cernés, oh ma pauvre maman, pourtant toujours le sourire.

— Ma chérie, enfin nous allons pouvoir profiter un peu de toi ! Je n'aime pas savoir mes enfants loin de moi. Nous n'avons pas de nouvelles d'Édouard, tu en as toi ?

Édouard, mon frère aîné 38 ans, aux dernières nouvelles, il se trouvait à Brive dans un hôpital militaire, il est médecin et s'est engagé dès le début de la guerre. D'ailleurs, si j'ai fait des études pour être infirmière c'est un peu grâce à lui. J'aurais aimé être médecin moi aussi, mais ce sont de longues études et je ne me voyais pas étudier pendant 8 ans, mais j'adore mon métier !

— Non, Marie non plus n'en a pas ? D'ailleurs où est-elle ?

— Elle est partie à la vigne ce matin, tu sais il y a beaucoup de travail en ce moment et le père Jacques se fait vieux alors elle va l'aider, là ils épampront.

— Et qui garde Léonie ? J'ai vu Antoine il a drôlement grandi depuis Noël !

— Léonie est à la cuisine avec Rosa.

— Bonjour Lison, l'uniforme te va bien, me dit Hortense.

— Tu trouves ? Mais dis-moi... ce petit ventre arrondi... je vais être tatée ?

— Louis ne t'a rien dit ? Oui, j'attends un héritier pour fin septembre !

— Ouah c'est super ! Tu n'as pas de nausées ?

— Un peu le matin, mais ça va dans l'ensemble ! Je ne ferais pas la rentrée cette année, on verra plus tard.

Hortense et Louis sont instituteurs au village, mon frère n'aurait pas pu faire un autre métier ! Il a une patience d'ange et il adore les enfants. Hortense, vient du village voisin, petite elle venait jouer avec nous, c'était une évidence pour tout le monde qu'elle épouse Louis, ils forment un très beau couple, très amoureux !

— Bon, laissons Lison se changer, tu veux faire une visite à ta Grand-Ma ?

Ce n'est pas ma priorité, mais la bienséance veut que j'aille me recueillir sur la dépouille de ma grand-mère, alors...

Dans l'obscurité de sa chambre, elle repose sur son lit, les mains jointes autour d'un chapelet. Même dans la mort elle a son air pincé, celui qu'elle arbora toute sa vie ! J'ai l'impression qu'elle n'était pas contente de partir pour un monde que l'on dit meilleur ! Je ne lui trouve aucune ressemblance avec mon père, il doit tenir du côté de son père sûrement. Mon grand-père je ne l'ai jamais connu, il est mort il y a longtemps, en 1915 je crois.

Quel plaisir de retrouver ma chambre, rien n'a changé. Le dessus-de-lit rose pâle, la commode en chêne clair assortie à l'armoire au chapeau de gendarme, mon bureau où mes livres sont toujours empilés, et la boule de verre renfermant la tour Eiffel qu'Édouard m'avait ramenée de son voyage de fin d'année. À l'époque je ne m'en séparais jamais, quand j'allais à l'école je la mettais dans

mon cartable, maintenant elle trône sur le bureau.

J'aime cette maison, enfin ce château devrais-je dire ! Si Grand-Ma m'entendait elle me réprimanderait à coup sûr ! « Nous sommes des châtelains, tout le monde ne peut pas en dire autant, alors tiens-toi bien petite. »